

## POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## LE MONITEUR SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

ON S'ABONNE  
Au bureau, place du Marché-  
Noir, et chez MM. DUBOSSE,  
JAVAUD, GODFROY, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste.  
Un an. . . 18f. » 24f. «  
Six mois. . 10 » 15 «  
Trois mois. 5 25 7 30

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

Paris, 31 juillet.

Le *Moniteur* publie un mémoire de M. le Préfet de la Seine sur la situation financière de la ville de Paris. Il résulte de ce document que, balance faite entre les recettes et les dépenses de l'exercice de 1853, il restera disponible une somme de 1,249,499 fr., laquelle viendra s'ajouter à la réserve d'environ 15 millions que promet de laisser libre le même exercice. — Havas.

Un décret impérial, publié ce matin dans le *Moniteur*, autorise la société anonyme, formée sous la présidence de M. le comte de Morny, pour la construction du chemin de fer *grand central*.

La feuille officielle publie, en outre, des nominations dans les tribunaux de première instance, dans les justices de paix, dans la Légion d'Honneur et dans le corps de la marine. — Havas.

Dans les premiers jours de l'arrivée à Paris de la reine Christine, duchesse de Rianzarès, ou a parlé d'un projet de mariage entre le prince Napoléon Bonaparte et l'une des filles de la Reine-mère. Ce qui se passe depuis quelques jours à St-Cloud semble plus que jamais accréditer les bruits de cette alliance. La Reine et ses filles sont l'objet des prévenances les plus délicates; pour elles, la cour impériale se met en fêtes, on passe des revues à Satory où Napoléon III commande en personne; hier il y a eu un grand dîner à St-Cloud et, après le dîner, spectacle. Les comédiens des *Français* sont allés au théâtre du palais et ont joué le *Mari à la campagne*. Il y a des natures privilégiées dont les révolutions ne changent jamais la situation, et pour lesquelles tous les événements semblent un *simper bene* perpétuel. Marie-Christine est du nombre; elle va se trouver le trait-d'union des Bourbons de Naples et des Bourbons d'Espagne, des d'Orléans et des Napoléon. En effet, ce n'est pas la première fois que la parenté des Bonaparte et des Bourbons se reproduirait, si le mariage a lieu. Lorsque Napoléon I<sup>er</sup> épousa Marie-Louise d'Autriche, il se trouva être le proche parent de la duchesse d'Angoulême. — Lejolivet.

## AFFAIRES DU LEVANT.

Les deux dépêches de Vienne, de jeudi, sont venues confirmer celles déjà transmises par la voie de

Marseille, et donnent une notoriété sérieuse aux nouvelles qu'elles contiennent. Quant aux faits qu'elles énoncent, il n'est pas douteux qu'ils sont un achèvement vers une solution pacifique. Reste à savoir si les résolutions des représentants des puissances près la Porte-Ottomane seront acceptées par les gouvernements de Franco, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie.

En ce qui touche l'évacuation des Principautés par les Russes, la correspondance de Paris adressée au *Times* s'exprime en ces termes :

« Si le Sultan a vraiment annoncé l'intention d'accepter les propositions présentées au cabinet de Saint-Petersbourg par l'Autriche et adoptées par lui, on peut considérer l'affaire d'Orient comme terminée. Reste toutefois la question non moins importante de l'évacuation des Principautés Danubiennes. Le gouvernement français a invité le gouvernement anglais à adopter des mesures plus décisives dans le cas où ne cesserait pas l'occupation de cette partie du territoire ottoman. Il a été répondu qu'il n'y avait pas d'inconvénient à examiner la question dans le but d'adopter de telles mesures.

« La conduite de la Russie va donc prouver sa sincérité. La politique de l'Empereur Louis-Napoléon dans cette affaire a été généralement reconnue comme ferme et modérée, et il ne paraît pas y avoir de bonnes raisons de supposer qu'il désire autre chose qu'une solution pacifique; mais le gouvernement est convaincu qu'il a été aussi loin que possible dans la voie de la paix. Si la Russie n'est pas sincère, si elle laisse arriver l'époque où les flottes seraient forcées d'abandonner leur mouillage actuel et où les opérations dans la Mer-Noire seraient impossibles, si elle différerait enfin l'évacuation des Principautés, le moment d'agir arriverait et la modération ferait place à une politique plus énergique. Les escadres entreraient dans les Dardanelles. » — Havas.

On lit en outre dans le *Standard* du 28 juillet :

« Le télégraphe sous-marin annonce que la Porte avait adopté la proposition d'arrangement faite par les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse, additionnellement aux ambassadeurs d'Angleterre et de France et que cette proposition a été envoyée à Saint-Petersbourg. Ce fait est de la plus grande importance. Il engage les gouvernements d'Autriche et de Prusse dans la même cause où se

sont engagées depuis si longtemps l'Angleterre et la France. L'Autriche et la Prusse sont maintenant liées en honneur avec la France et l'Angleterre à l'alliance turque, comme déjà elles y étaient liées par des intérêts évidents.

Les autres nouvelles reçues de Constantinople par la voie ordinaire n'offrent plus naturellement aucun intérêt, par suite des changements survenus dans la situation. La correspondance autrichienne annonce seulement qu'il a été interdit à tous les navires venant de la Mer-Noire, de franchir le Bosphore pendant la nuit. » — Havas.

Aucune nouvelle plus fraîche que celles d'avant-hier, n'est parvenue aujourd'hui de l'Orient. Nous devons donc nous borner à reproduire quelques-unes des assertions des feuilles accréditées de Paris et de Londres. Le *Constitutionnel*, par exemple, prétend ce matin que « les conditions d'arrangement qui ont été apportées par le *Caradoc* ne seront admises, ni par le cabinet de Paris, ni par le cabinet de Londres, ni même, à ce qu'il paraît, par le cabinet de Vienne. »

Tout serait donc à recommencer.

Nous trouvons, en outre, dans le *Morning-Post*, les renseignements qui suivent : « Nous avons déjà exposé comment, dimanche dernier 24 courant, les représentants de l'Angleterre, de la France, de l'Autriche et de la Prusse étaient enfin convenus, à Vienne, d'un projet d'arrangement. Le 25, cette proposition a été envoyée à Saint-Petersbourg, où elle a dû arriver aujourd'hui ou le 31. En supposant que le Czar prenne deux jours pour l'examiner, sa réponse peut être connue à Vienne le 6 ou le 7 août et peut être transmise à Londres le même jour. Admettons, pour prendre plus de marge, que nous recevions le 10 seulement la réponse de la Russie; le 10 août, donc, nous saurons si l'Europe est en paix ou en guerre, car la proposition envoyée par les quatre puissances à Saint-Petersbourg est de la nature d'un ultimatum, et nous sommes persuadés que les puissances s'y tiendront sans recourir, comme la Russie, à un ultimatum. Il n'est pas douteux que si la Russie repousse cette proposition, les puissances agiront aussitôt. Si elle s'efforce de faire durer les négociations jusqu'à la saison où les alliés de la Turquie ne pourront plus lui porter secours, si elle essaie de négocier sur la base des propositions confidentiel-

## FEUILLETON

## Mlle DE MARIGNAN.

(Suite.)

XIV.

Un soir, c'était vers la veille de son départ, Fernand était seul avec sir Charles, dans une loge, au Théâtre-Italien. On jouait le bel opéra des *Puritains*, et les bouquets de fleurs qui pleuvaient sur la scène consolaient sans doute l'ombre plaintive de ce jeune homme d'Italie, qui vint mourir parmi nous comme un cygne harmonieux.

— Voilà de la musique ! disait d'Arona.

Et il penchait la tête, et son front brûlait dans ses mains, et ses yeux étaient inondés.

— Si jeune mourir ! reprenait-il quelquefois. Mais pourquoi le plaindre ! il a rendu au Seigneur le souffle poétique qu'il en avait reçu... il s'est éteint plein de gloire avant le temps, c'est-à-dire avant les inimitiés, les ingratitude, l'envie, les jugements de la médiocrité, avant toutes les misères du talent. Il a bien fait de déployer l'aile et de partir !

Et, voyant les bouquets de fleurs qui continuaient à tomber sur la scène, il ajoutait :

— Oui, jetez à pleines mains les myrtes, les roses, les narcisses et les lauriers ; jetez-les à profusion ! Il est

beau d'honorer le talent mort ; c'est un hommage expiatoire bien souvent ; jetez des fleurs à pleines mains ! — Mon ami, lui dit sir Charles, cette musique est adorable, j'en conviens ; mais ce qui ne l'est pas moins, peut-être, c'est le visage et la magnifique chevelure de cette jeune fille placée à deux loges de nous, auprès de cette vieille femme étincelante de diamants et empanachée comme un héraut d'armes. — Vous la connaissez, sir Charles ? demanda Fernand. — Oui, sans doute ; mais je ne vous dirai son nom que lorsque vous l'aurez regardée attentivement. — Mon ami, dit d'Arona, tenez-vous à ce que je la trouve belle ? Elle est très-belle, sir Charles. Voulez-vous que je loue sa grâce et sa modestie ? Elles sont ravissantes, sir Bedford. — Je vous remercie, reprit le gentleman ; car vous me répétez tout ce que je me dis toutes les fois que je la rencontre. J'allai hier au bal à cause d'elle. Ma foi, elle commence à me faire peur... Si j'allais devenir extravagant ! — Vous voulez dire amoureux ? — C'est la même chose. Mais non, de par saint Georges ! je ne suis amoureux que de la liberté. — Il me semble, dit Fernand, que cette jeune personne ne m'est pas inconnue ; je dois l'avoir vue quelque part... c'est une de ces figures dont le souvenir nous suit toute la vie. Elle ressemble à l'Espérance et à la Mélancolie. Quel est son nom, sir Bedford ?

En ce moment, la femme aux diamants se retourna, et sir Charles la salua ainsi que sa jeune compagne.

Celle-ci s'inclina légèrement en voilant ses beaux yeux de leurs franges noires. M. d'Arona cherchait dans sa tête quelque chose qui pût lui rappeler cette apparition : il était sûr de l'avoir vue déjà.

— Mais où donc ? dit Bedford ; elle arrive de deux cents lieues d'ici. C'est la première fois qu'elle vient aux Italiens, et vous n'avez pas mis les pieds dans le monde depuis que vous m'êtes revenu de vos montagnes. — Et si je l'avais rencontrée dans mes montagnes ? dit Fernand. — Allons donc, répondit sir Charles ; elle habite le midi ; ne le devinez-vous pas à ce beau profil romain et à ces yeux brillants comme du jais ? — Enfin, reprit Fernand, vous vous obstinez à me taire son nom ; je vais faire toutes les conjectures du monde sur la franchise de sir Bedford. — Oh ! dit l'Anglais, m'avez-vous fait une seule confidence, vous, poète mystérieux comme le coffre d'un avare ? Ne m'avez-vous pas fermé votre cœur à double tour de clé ? Il est bien d'être discret, mais être impénétrable, c'est trop ; à quoi bon l'amitié si on n'en fait pas un miroir ?... — Sir Charles, un jour peut-être il vous arrivera de loin un paquet cacheté : ouvrez-le et lisez, ce sera mon histoire. En attendant, qui donc est cette divine créature que vous êtes si disposé à aimer, cœur de rocher ?... Elle se nomme Sophie de Monlor, dit le noble anglais en baissant la voix.

M. d'Arona eut un éblouissement, comme si le tonnerre tombait dans la salle ; il prit sa tête à deux mains et s'ac-

les dont nous parlions il y a quelque temps, et qui sont aujourd'hui abandonnées, il ne faudra pas douter de sa mauvaise foi, et les grandes puissances, ou tout au moins la France et l'Angleterre agiront comme si elle avait simplement repoussé l'ultimatum.»

Enfin, le *Times* s'exprime ainsi : « On dit dans les cercles diplomatiques, que le ministre des affaires étrangères de France a déclaré que la solution de la question des affaires d'Orient touche à son terme, et que l'on saura bientôt s'il y a une bonne paix ou une bonne guerre. Le ministre a parfaitement raison.

On parle d'une note ou d'un ultimatum que le cabinet français serait sur le point de rédiger, note mettant la Russie en demeure d'expliquer une fois pour toutes ses intentions et surtout à l'égard des Principautés Danubiennes. Il faut que l'Empereur de Russie qui a eu jusqu'ici le monopole des ultimatums, en reçoive à son tour. Le temps des subterfuges est passé, la saison avance comme les Russes avancent aussi vers le Danube. Il faut que les escadres changent de position. Se dirigeront-elles vers Malte et Toulon ou vers les eaux du Bosphore ? Cela va dépendre du Czar. La note des deux Gouvernements de France et d'Angleterre forcera le Czar à s'expliquer catégoriquement. »

Nous trouvons dans la *Gazette de Cologne* la nouvelle suivante :

« Les mouvements stratégiques de la Russie se développent sans bruit, mais sans interruption, sur le bas Danube. Ainsi, l'armée d'occupation est aujourd'hui bien plus considérable qu'elle ne devait l'être d'abord. Les Russes occupent aussi Bucharest. Il sera établi un camp aux environs de la ville. »

#### NOUVELLES EXTÉRIEURES.

**AUTRICHE.** — Le mariage du duc de Brabant sera célébré à Bruxelles, le 21 août. C'est le 14 du même mois que le mariage par procuration aura lieu à Vienne. Le duc de Brabant sera représenté par l'archiduc Charles-Louis. La cérémonie se fera dans la chapelle de Scœnbrunn. S'il ne survient point de changement dans les dispositions prises, la future duchesse de Brabant partirait de Vienne le 16, passerait la nuit à Prague, déjeunerait le 17 à Dresde avec la famille royale, irait coucher à Erfurth, le 18 à Francfort et le 19 à Aix-la-Chapelle, pour arriver le 20 à Bruxelles. — (*Univers*).

**ESPAGNE.** — Une dépêche télégraphique de Madrid nous annonce l'ouverture de la crise ministérielle depuis longtemps prévue. Cette dépêche s'exprime en ces termes.

Madrid, 27 juillet :

« A l'exception de M. Moyano, ministre des travaux publics, tous les membres du cabinet ont fait démission. Cette résolution paraît avoir été amenée par la question relative à la concession du chemin de fer. »

#### REVUE DE L'OUEST.

**Angers.** — La troisième session des assises de Maine-et-Loire pour 1853, est ouverte depuis lundi 1<sup>er</sup> août, sous la présidence de M. Courtyllier, con-

seiller à la Cour impériale d'Angers. Voici la liste des affaires qui seront soumises au jury.

Lundi 1<sup>er</sup> août : Clément, vol. — Cordier, attentat à la pudeur. — Pinon, vol.

Mardi 2 : Madiot, vol. — Besnard, vol. — Boumard, attentat à la pudeur.

Mercredi 3 : Rivain, vol. — Beyer, faux.

Jeudi 4 : Mauxion, vols. — Guilton, attentat à la pudeur.

Vendredi 5 : Renou et Granger, banqueroute frauduleuse. — Masson, tentative d'homicide volontaire.

Samedi 6 : Guermont, attentat à la pudeur. — Collet, vol.

Lundi 8 : Gaboriau, banqueroute frauduleuse. — Daudet, vol. — Renault, vol.

Mardi 9 : Boulestreau, tentative de viol. — Paumier, vol.

Mercredi 10 : Coutant, faux. — Marie Jouet, vol. — Bertron, vol. — (*Maine-et-Loire.*)

Un enfant, placé chez une nourrice aux environs d'Angers, vient de mourir dans des circonstances assez singulières pour que l'autopsie ait été jugée nécessaire par l'autorité. Il résulte du rapport du médecin qui a fait l'opération, que l'enfant est mort empoisonné par suite de l'administration trop fréquente du suc de pavots que sa nourrice lui donnait pour obtenir son silence pendant qu'elle allait vaquer aux travaux les plus pressants de la campagne. — (*Union de l'Ouest.*)

**Saint-Georges-sur-Loire.** — Un vol de chevaux a eu lieu cette semaine au Port-Girault, commune de Saint-Georges-sur-Loire. S'il n'a pas été couronné de succès, ce n'est pas la faute des voleurs ; ils ont fait de leur mieux. Voici le fait :

Deux voituriers de Saint-Georges-sur-Loire venaient de faire un charroi pour un propriétaire de Chalennes. Ils s'arrêtèrent pour souper dans une auberge du Port-Girault, et laissèrent leurs chevaux en dehors, après les avoir seulement attachés derrière les charrettes. Il était environ neuf heures du soir. Deux larrons viennent à passer. L'ombre est épaisse. Les voituriers confiants boivent à petits coups, causent et ne sauraient rien entendre, personne ne passe sur la route, l'occasion est superbe. L'un des larrons détache un cheval, l'autre en fait autant ; ils enfourchent les deux bidets et détalent le plus vite qu'ils peuvent sur la route de Saint-Georges-sur-Loire. Les voituriers s'occupaient toujours. Enfin ils sortent, et chacun va pour atteler son cheval à sa charrette. Plus de chevaux. Nos hommes n'en sauraient croire leurs yeux. Ils vont de tous côtés, ils s'informent, on leur dit : « Vos chevaux trottent grand train sur la route de Saint-Georges, et les cavaliers qui les montent jouent rudement des talons. » Les voituriers partent à fond de train ; ils arrivent à Saint-Georges. Personne n'avait rien vu. Alors ils se séparent afin de battre plus de pays à la fois et passent le reste de la nuit, ainsi que le jour suivant, à courir de Saint-Georges à Bécon, de Bécon au Louroux, du Louroux à Ingrandes. De retour à Saint-Georges, ils se disposaient à partir pour la Flèche, où une foire devait avoir lieu, lorsqu'ils apprirent que leurs deux chevaux étaient en fourrière chez un aubergiste de la Roche, à moitié chemin de la grande route de

Saint-Georges à Angers. Il paraît que les pauvres bêtes, peu habituées aux trot et moins encore au galop, avaient fini par refuser absolument d'aller plus loin, en sorte que les voleurs avaient dû les abandonner. Seulement ils s'étaient un peu dédommagés de leur peine en emportant les harnais. Quant aux chevaux, épuisés par une allure aussi insolite, ils étaient entrés, pour se délasser et prendre le frais, dans le jardin de l'aubergiste qui les trouva le matin paissant ses choux et ses laitues, et les conduisit en fourrière, en attendant que les propriétaires vissent les réclamer.

(*Union de l'Ouest.*)

**Beaupreau.** — Mercredi dernier, dans la commune de la Segunnière, deux jeunes loups se ruèrent sur un troupeau de moutons, confié à la garde d'une jeune fille. La bergère appela du secours. Un cantonnier, qui travaillait non loin de là, accourut et lutta avec ces dangereux animaux, qui finirent par lâcher leur proie.

(*Maine-et-Loire.*)

**Saint-Florent-le-Vieil.** — Lundi dernier, à Saint-Florent-le-Vieil, Paul Simon, jeune enfant de cinq ou six ans, venait, en arrivant de l'école, de s'asseoir sur la devanture de boutique de son père alors absent. L'ouvrier qui seul occupait l'atelier, se trouvait appliqué, dans ce moment, à un ouvrage demandant toute son attention. La présence de cet enfant toujours remuant, toujours parlant, le distrayant de son travail et le gênant, l'invita à différentes fois à se retirer, ajoutant en riant que, s'il ne le faisait, il allait prendre le fusil de son père et le tuer. Cette arme était un fusil à deux coups que M. Simon avait laissé dans l'oubli depuis la clôture de la chasse, et qu'il avait descendu l'avant-veille pour le nettoyer.

Le petit Simon devenant donc de plus en plus pétulant vis-à-vis de l'ouvrier, celui-ci, ainsi qu'il l'avait annoncé, va prendre le fusil, met une capsule sur la lumière, renouvelle en riant ses inutiles sommations, et, pensant faire peur à l'enfant, lâche la détente et fait feu. Au même instant l'enfant tombe de dessus la boutique à terre, en poussant un faible cri : il était mort.

Le fusil, par malheur, avait été chargé la veille, à l'insu de l'ouvrier, pour tuer des moineaux, et le petit enfant avait reçu toute la charge, presque à bout portant, dans la tempe droite.

(*Union de l'Ouest.*)

**Nantes, 29 juillet.** — Ce matin, un affreux accident a jeté dans la consternation l'une des principales usines de notre ville.

Le nommé Pascot, âgé de 47 ans, s'apercevant qu'une courroie de la machine à vapeur, au service de laquelle il était employé, était décosue, en a donné avis au mécanicien, et s'est employé lui-même à réparer l'accident. Monté en haut d'une échelle, il s'est placé entre deux poulies mues par un arbre dont la force de rotation est de trois cents tours à la minute. Sa blouse n'a pas tardé à être saisie par l'une de ces poulies, et ses jambes par l'autre. Avant que l'on ait eu le temps de se rendre compte du danger qu'il courait, son corps a été broyé et ses membres détachés du tronc. Le choc de projection a été tellement violent, que la tête du

couda sur le velours de la loge sans oser regarder qui que ce fût. Bedford ne remarqua point cette grande émotion ; lui-même avait une préoccupation trop vive en ce moment. Fernand releva lentement le front, et dirigea ses yeux du côté de l'amie de cœur de Malvina ; il la reconnut bien telle qu'elle lui était apparue quand mademoiselle de Marignan parlait d'elle avec tout le feu de son âme et toute sa poésie d'expression. C'était bien là cette jeune personne si admirablement nommée *Sophie*, c'est-à-dire la *sagesse* unie à l'intelligence et à la bonté. M. d'Arona ne l'eût point voulue autrement, tant il la trouvait ressemblante avec le fantôme charmant qu'il avait vu errer dans le château des montagnes ; il ne lui fit point l'injure de la regarder à travers une lorgnette ; à ses yeux, mademoiselle de Monlor avait quelque chose de sacré. Oh ! comme son cœur battait avec violence en songeant que la confidente de Malvina était là, près de lui, sans le connaître, et que peut-être en ce moment elle portait une lettre du pays d'Auvergne ! Assurément, ce fut alors que Fernand maudit mille fois le monde et ses convenances brutales, qui le retenaient à deux pas de Sophie de Monlor, sans espoir de lui adresser un seul mot ; et pourtant il partait le lendemain, et pour une expatriation éternelle.

— Sir Charles, dit-il avec l'air aussi indifférent qu'il put l'affecter, n'irez-vous pas savoir des nouvelles de ces dames pendant l'entr'acte ? vous les connaissez beau-

coup?... — Hélas ! dit Bedford, pas assez pour me permettre une visite dans leur loge. — Je puis me tromper, reprit Fernand, mais je crois que la femme aux diamants ne serait pas courroucée contre vous si vous alliez lui parler de sa grâce et de sa superbe toilette... — C'est une folle, ajouta sir Bedford ; je plains de toute mon âme mademoiselle de Monlor, qui est orpheline, d'avoir pour tutrice et pour tante une pareille figure ; c'est de quoi jeter sur elle un reflet de ridicule. — Comme il serait bien à vous, dit Fernand, de prouver à toute la bonne compagnie que vous honorez cet ange au point de faire votre cour à la tante aux pierreries et aux panaches blancs ! — Vraiment ! répondit sir Charles, vous croyez que cela lui fera du bien comme succès ? — Je le crois sincèrement, et vous savez, sir Bedford, que je ne vous flatte jamais. — Vous m'avez piqué au vif, répondit l'Anglais ; je risque une visite, d'autant plus que j'aime cette enfant... — Le voilà, dit en lui-même Fernand, lorsque sir Charles fut sorti ; le voilà, ce fier Scandinave, qui courbe déjà la tête devant le beau regard de cette autre Malvina ! Allons, il est meilleur que je ne croyais, ajouta-t-il ; la fortune abrutissante n'a pas altéré ce noble cœur ; c'est de l'or pur, il restera au fond du creuset et se dégagera de toute matière étrangère.

Cependant, sir Charles était entré dans la loge voisine, et l'on pouvait juger, aux ondulations des panaches et aux scintillements des diamants, de toute la joyeuse agi-

tation qu'il causait à la tante de Sophie. Quant à mademoiselle de Monlor, elle avait rougi d'abord, comme si la chose la plus extraordinaire du monde lui arrivait ; mais son beau visage reprit bien vite sa sérénité et sa charmante gravité.

M. d'Arona remarqua que sir Bedford devait causer fort bas, car il se penchait vers ces dames ; cette timidité lui prouva qu'il y avait déjà une grande victoire remportée par Sophie sur le *gentleman* ; tout-à-coup, il le vit jeter un regard courroucé sur un jeune homme, qui venait aussi rendre visite à la tante de mademoiselle de Monlor. L'entr'acte finissait. Le jeune homme inconnu et Bedford sortirent, et celui-ci revint auprès de Fernand.

— Quel insupportable ennuyeux ! dit-il en rentrant ; veur ainsi se ruer au milieu d'une conversation ! N'y aura-t-il jamais peine de mort contre les ennuyeux ? — Sir Charles veut donc exterminer les trois quarts du genre humain, répondit Fernand ; mais, de grâce, êtes-vous content de votre visite ? — Assurément, et sans cet oiseau ridicule qui est survenu là... je crois, Fernand, reprit-il, qu'il n'y a pas de jeune fille plus étourdissante que celle-là ; en connaissez-vous ? — Je ne connais pas celle-ci, dit d'Arona. — Ne l'avez-vous pas rencontrée quelque part ? — Oui, dans le royaume des sympathies ; on m'a beaucoup parlé d'elle. — Mais elle vous connaît, mon ami !... — Elle ?... s'écria Fernand. — Et la preuve, c'est que lorsque sa tante m'a demandé avec qui j'étais,

malheureux ouvrier a été s'aplatir sur le mur de l'atelier.

La mort de cet infortuné est uniquement due à une imprudence, ainsi que l'affirment les témoins du douloureux accident.

Pascot était père de cinq enfants.

(Maine-et-Loire.)

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

Paris, 1<sup>er</sup> août 1855.

Aucun renseignement direct n'est parvenu aujourd'hui de Londres, de Saint-Petersbourg ou de Constantinople. En revanche, le *Constitutionnel* a publié, ce matin, une note ainsi conçue :

« Ainsi que nous l'avons dit, on assurait hier que les conditions d'arrangement, concertées à Constantinople, et apportées par le *Caradoc*, n'étaient pas admises par les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne. — De nouveaux renseignements nous permettent d'ajouter, aujourd'hui, que cette nouvelle est certaine. » — Havas.

#### FAITS DIVERS.

Paris, 31 juillet.

La fête qui a eu lieu hier au Palais de Saint-Cloud et sur laquelle le *Moniteur* donne des détails circonstanciés, a été on ne peut plus brillante. La reine Christine, au dîner comme au spectacle, était placée auprès de l'Empereur et de l'Impératrice dont la conversation avec elle paraissait très-amicale. S. M. l'Impératrice était admirablement vêtue et sa coiffure, quoique simple, relevait encore son éclatante beauté. La parure de la reine Christine et celle de la princesse Mathilde étaient aussi fort riches. On remarquait surtout les diamants qui ornaient le diadème de la mère de la reine Christine et qu'on sait être les plus beaux de l'Europe. Quant aux dames des ministres, des membres du corps diplomatique, des dignitaires de l'Empire et des hauts fonctionnaires qui emplissaient les galeries de la salle de spectacle du Palais, toutes rivalisaient par la grâce, par l'élégance ou par la beauté et rappelaient ces réunions splendides qui faisaient l'admiration des grands seigneurs étrangers sous le premier Empire.

Tous les hommes étaient également revêtus de leurs costumes officiels éclatants de broderies et de décorations :

Avant et après le spectacle de la Cour, l'avenue de Saint-Cloud et celle de l'arc-de-triomphe ont été sillonnées par une multitude d'équipages de gala, à la grande admiration des étrangers et des Parisiens qui se promenaient aux Champs-Élysées. — Havas.

— Les préparatifs de la fête du 15 août sont poursuivis avec la plus grande activité. Sur la place du Trône on dresse les charpentes de théâtres et d'un feu d'artifice. A l'Hôtel-de-Ville on dispose sur la principale façade les appareils pour l'illumination au gaz du monument. A la grille du pont tournant du jardin des Tuileries on élève un arc-de-triomphe colossal. Tout à l'entour de la place de la Concorde on dispose huit ou dix grands portiques qui se relient par des arcades au grand arc du pont tournant de l'avenue des Champs-Élysées. L'immense charpente de décorations de cette grande avenue est déjà à moitié dressée.

Au quai d'Orçay, sur la façade de l'esplanade des Invalides on dresse la charpente du feu d'artifice haute de 40 mètres et longue de 200. Enfin dans les ateliers, plus de 500 ouvriers hommes, femmes et enfants sont occupés à préparer les pièces d'artifices, les décors et les illuminations. De grands travaux ont également lieu au Champ-de-Mars. — Havas.

— Les préparatifs qu'on exécute au milieu du Champ-de-Mars, du côté du Gros-Caillou, en face des courses, consistent en montagnes et gorges de montagnes africaines en carton, au sommet desquelles des opérations de guerre simulées auront lieu contre les Kabiles. Ce sera dans la soirée du 15 août qu'aura lieu cette petite guerre. — Havas.

— La restauration des quatre statues colossales qui ornent les piédestaux de la grille de la place du carrousel est achevée. On a enlevé depuis hier, les voiles et les échafaudages qui entouraient les statues. Les aigles, brisés en 1815, ont été rétablis entre les mains des Victoires. Toutes les autres réparations ont été faites avec beaucoup de soin, et aujourd'hui, ces souvenirs de l'Empire sont dans le meilleur état de conservation. — Havas.

— La corvette à vapeur le *Roland*, qui a pris au Havre le ministre de la marine et des colonies, et qui, successivement, l'a conduit aux divers ports que le ministre avait à visiter, jusques et y compris Bordeaux, a quitté ce dernier port le 24 de ce mois, à cinq heures du matin, pour retourner à Cherbourg. Une correspondance de Bordeaux, qui raconte en détail le voyage du *Roland* pendant qu'il avait à son bord le ministre de la marine, contient les particularités suivantes :

« Pendant le cours du voyage du ministre de la marine, l'esprit si original du marin s'est fait jour à plusieurs reprises. On sait que la corvette, avant d'arriver à Brest, fut enveloppée, à deux reprises différentes, par un épais nuage de brume. La seconde fois, il était trois heures du soir, la position était critique; il s'agissait ou de contourner l'île d'Ouessant et de passer par l'Iroise, ce qui aurait retardé de quinze ou vingt heures l'arrivée du bâtiment, ou de prendre le Four, passage plus court, mais beaucoup plus difficile et plus dangereux, à cause des roches et des brisants. Le ministre se décida pour ce dernier parti; on obéit à son ordre et on obtint un plein succès. Le *Roland*, grâce à cette décision, arriva dans la rade de Brest, à huit heures du soir; ce fut une joie générale, et, pour récompenser le ministre, on le nomma *gabier* par acclamation.

« Les gabiers sont les matelots chargés de monter dans les hunes et de faire le service des voiles; ce sont des matelots d'élite. Plus tard, lorsque le *Roland*, en passant la traversée de Saint-Nazaire, fut, par suite d'un de ces accidents de mer impossibles à prévoir, sur le point d'échouer, le ministre déclara qu'il ne quitterait pas le bord et qu'il partagerait le sort de l'équipage. Lorsque, par suite de la belle manœuvre du commandant, la corvette fut hors de danger et qu'elle eût réparé l'avarie de sa machine, on se souvint des paroles du ministre, on lui donna de l'avancement et on le nomma chef de hune, de même que les soldats d'Italie nommèrent le général Bonaparte caporal après l'affaire

d'Arcole. Tout cela se fit avec autant d'entrain que de gaieté.

» Enfin, comme la corvette fatiguait pendant la grosse mer et qu'elle était soumise d'une manière particulière au roulis; comme, en un mot, le *Roland*, pour nous servir d'une expression consacrée, roulait beaucoup, on le surnomma le *Roulant*, nom qu'il conservera désormais et dont il ne doit pas rougir, car il est en marine un adage très-vrai et qui consiste à dire: *rouleur, bon marcheur*. Le *Roland* est en effet un très-bon navire de marche, muni d'une puissante machine et filant 12, 14, 15 et même 16 nœuds. »

On apprend, par dépêche télégraphique, l'arrivée du *Roland*, avant-hier, à Cherbourg.

(Univers.)

PERLES D'ÉTHÉR DU DOCTEUR CLERTAN. — Ce nouveau mode d'administration de l'Éther est approuvé par l'Académie impériale de Médecine.

Ces perles ont l'avantage de porter avec la plus grande facilité l'Éther, libre, pur, sans odeur, à doses fixes et parfaitement connues, jusques dans l'estomac, où elles se dissolvent très-promptement.

Plusieurs de nos premiers médecins de Paris ont constaté que les *Perles d'Éther* constituent un médicament vraiment héroïque, qui dissipe très-promptement les migraines, les crampes d'estomac, les palpitations, les coliques hépatiques, la pneumatose ou formation des gaz intestinaux; les vomissements nerveux; les étouffements causés par les points douloureux provenant d'une digestion difficile ou de rhumatisme vague; enfin toutes les douleurs qui proviennent d'une surexcitation nerveuse; par suite, et à raison de sa rapide volatilisation, ils ont reconnu qu'au lieu d'être administré comme autrefois dans de l'eau, du sirop, ou sur un morceau de sucre, l'Éther ne devait plus être employé que sous la forme de perles. *A Paris, rue Caumartin, 45;*

*A Angers, chez M. MÉNIÈRE, ph.; Beaufort, MOUSSU, ph.; Châlons-sur-Loire, GUY, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe, HOSSARD, ph.; Cholet, BONTEMPS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Viel, MAUSSON, ph.* (304)

En présence des faits nombreux publiés par les journaux de médecine, il est certain que pour combattre une maladie inflammatoire ou une affection nerveuse, on ne peut être guéri par aucun moyen plus simple, plus facile et plus efficace que par l'emploi du SIROP JOHNSON, préparé sur la formule du PROFESSEUR BROUSSAIS, mais il faut exiger sur la bouteille le cachet intact et l'étiquette signée par JOHNSON, pharmacien, 6, rue Caumartin, à Paris. Dépôt à Saumur, chez M. BRIÈRE, pharmacien. (385)

#### TAXE DU PAIN du 1<sup>er</sup> Août 1855.

La taxe est la même que pour la quinzaine précédente.

BOURSE DU 30 JUILLET.	
4 1/2 p. 0/0 hausse 10 cent.	— Fermé à 103 50.
5 p. 0/0 hausse 40 cent.	— Fermé à 78 95.
BOURSE DU 1 <sup>er</sup> AOUT.	
4 1/2 p. 0/0 baisse 53 cent.	— Fermé à 103 15.
5 p. 0/0 baisse 63 cent.	— Fermé à 78 50.

P. GODET, propriétaire-gérant.

elle a souri en entendant votre nom, et m'a fait plusieurs questions sur M. d'Arona. — Lesquelles, mon ami? reprit Fernand avec vivacité. — Si vous quittez la France, si votre livre était achevé. J'ai répondu que vous partiez demain matin, et que votre livre avait eu la fin du phénix et n'en aurait pas la résurrection. On m'a demandé où vous alliez, j'ai dit le Levant; on n'a rien ajouté. Ainsi, mon ami, les trois quarts de ma visite ont été pour vous; je ne vous en veux pas, mais je ne puis me défendre de certains soupçons qui commencent à devenir alarmants pour moi. — Mon ami, dit Fernand en prenant la main de sir Charles, si un jour cette jeune personne devient votre femme, vous rirez bien de vos inquiétudes d'aujourd'hui. — Ma femme?... reprit Bedford, comme si on débrait devant lui l'horizon de l'avenir.

Et il se prit à rêver aux accords mélodieux de la musique des *Puritains*.

La sortie des Italiens, un soir de représentation solennelle, est l'image la plus fidèle d'une république d'aristocraties; le vestibule est encombré de toutes les sommités sociales de l'époque, qui sont là pêle-mêle, attendant la *tour* des voitures avec une résignation et une gaieté d'humeur qui vont jusqu'à l'héroïsme.

Sir Charles et Fernand traversèrent cette foule élégante, et, se plaçant près de la porte d'entrée, ils attendirent leur voiture; ils virent venir vers eux mademoi-

selle de Monlor et les panaches blancs de sa tante; on avait annoncé leur voiture; sir Charles donna la main à ces dames pour monter, mais lorsque Sophie passa à côté de M. d'Arona, elle ralentit le pas et lui jeta un regard angélique. Fernand la salua, comme si déjà ils s'étaient parlé de leur amitié; la portière de la voiture était à peine fermée qu'il vit sur l'escalier de la porte d'entrée une couronne de bluets; il la ramassa avec avidité, et, comme sir Bedford venait à lui, il lui dit :

— Voici qui est tombé du ciel, mon ami! — Juste Dieu! s'écria sir Charles, je reconnais cette couronne; c'est un ange, en effet, qui l'a perdue.

Fernand la lui donna quand ils montèrent en voiture.

— C'est votre bien, lui disait-il; ah! glorieux fanfaron, vous avez rencontré votre vainqueur. — Eh bien, s'écria Bedford, le sort en est jeté; je vais faire aussi un poème; mais vous, ajouta-t-il, pourquoi ne pas nous rester? — Que ferais-je parmi vous?... répondit Fernand. Le monde déteste le deuil, et j'ai en moi de mortelles tristesses. Tôt ou tard mon amitié serait à charge à vous-même; vous voyez bien qu'il y a dans mon cœur une blessure que la main humaine ne peut toucher; tôt ou tard il faudra succomber, et j'aime mieux aller m'asseoir dans la solitude et m'endormir pour toujours en souriant aux étoiles, à la mer, aux palmiers, à Dieu révélé par toute la nature, que de faire pitié ici par une pâle agonie. Quand les vents du nord ont soufflé, il n'y a

plus d'abri possible pour l'hirondelle, elle s'envole vers le soleil; ainsi je fuis. Les aquilons glacés du malheur se sont levés, et mon âme a besoin de la douce chaleur, de la retraite et de la prière. — Ah! dit sir Charles, croyez encore à quelque bonheur possible...

Fernand d'Arona secoua la tête et ajouta :

— Mieux vaut encore être richement malheureux, ô mon ami! que pauvrement heureux!

Et le lendemain, dans la matinée, sir Bedford et M. d'Arona s'étaient séparés.

(La suite au prochain numéro.)

#### Marché de Saumur du 30 Juillet.

Froment (l'hectol.)	19 50	Graine de trèfle	50 —
— 2 <sup>e</sup> qualité	19 —	— de luzerne	54 —
Seigle	12 —	— de colza	22 50
Orge	8 40	Amandes en coques	— —
Avoine (entrée)	7 90	(l'hectolitre)	— —
Fèves	14 20	— cassées (30 k)	85 —
Pois blancs	19 20	Vin rouge des Cot.,	— —
— rouges	20 —	compris le fût,	— —
— verts	— —	1 <sup>er</sup> choix 1852	90 —
Cire jaune (50 kil)	160 —	2 <sup>e</sup> —	70 —
Suif fondu	— —	3 <sup>e</sup> —	60 —
Huile de noix ordin.	58 —	— de Chinon	60 —
— de chenevis	45 —	— de Bourgueil	70 —
— de lin	55 —	Vin blanc des Cot.,	— —
Paille hors barrière	32 —	1 <sup>re</sup> qualité 1852	60 —
Foin 1855. id	57 —	2 <sup>e</sup> —	50 —
Luzerne	30 —	3 <sup>e</sup> —	45 —

**Tribunal de commerce de Saumur.**

Les créanciers de la faillite du sieur Sauvagnac, marchand boulanger, demeurant au Moulin-de-Thuet, commune de Vaudelnay-Rillé, sont invités, conformément à l'article 462 du Code de commerce, à se présenter en personne ou par fondé de pouvoirs dûment enregistrés, dans le délai de vingt jours à partir de ce jour, devant le syndic de ladite faillite et à lui remettre leurs titres accompagnés d'un bordereau sur timbre indicatif des sommes qui leur sont dues, si mieux ils n'aiment en faire le dépôt au greffe du Tribunal de commerce.

La vérification des créanciers aura lieu le vendredi 26 août prochain, à 8 heures du matin, en la chambre du conseil du Tribunal de commerce.

Le Greffier du Tribunal,  
(462) A. DUDOUET.

Etude de M<sup>e</sup> MOTAIS, notaire à Tigné.

**A VENDRE DE SUITE,**

Un fonds de SELLIER et BOURRELIER, bien achalandé, situé à Tigné. S'adresser audit notaire. (463)

Etude de M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur.

**A VENDRE LES**

**BIENS IMMEUBLES**

Ci-après, appartenant à MM. Julien et Lucien SECHET.

1<sup>o</sup> La ferme de la Chesnaye, exploitée par Roy, située dans la commune de Saint-Lambert-des-Levées, et contenant six hectares trente-deux ares cinquante centiares, en six morceaux;  
2<sup>o</sup> Une petite maison, située au bourg de Saint-Lambert, avec un petit jardin y attenant;

3<sup>o</sup> Et diverses pièces de terre, situées dans la commune de Saint-Martin-de-la-Place.

S'adresser au sieur Pierre LEGEARD, cultivateur, demeurant au Bois-Barbot, commune de St-Lambert-des-Levées, et à M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur. (464)

Etude de M<sup>e</sup> PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

**GRANDE VENTE MOBILIERE**

Pour cause de départ.

Le mercredi 3 août 1853, heure de midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M<sup>e</sup> PLÉ, commissaire-priseur, en la maison de M. Jean-Nicolas MATHIEU (anglais), rentier, rue du Petit-Mail, n<sup>o</sup> 5, à la vente publique, aux enchères, de tout le mobilier.

Il sera vendu :

Lits, commodes, étagère, fauteuils, belles glaces, chiffonnière, chauffeuses, bel ameublement de salon, un très-bon piano droit, le tabouret et le pupitre en acajou, tables à jeux, tables de nuit, table de salle à manger, lits en fer, flambeaux, armoires, bureau, couettes, matelas, draps, serviettes, couvertures, couvre-pieds, descentes de lit, très-beaux rideaux de lits et croisées en damas, indiennes, mous-seline et calicot, belle batterie de cuisine en cuivre, vin blanc et vin rouge en bouteilles et dames-jeannes, bouteilles vides, etc.

On paiera comptant et cinq centimes par franc. (454)

**A VENDRE D'OCCASION,**

Une VOITURE à quatre roues, très-légère.

S'adresser à M. COMBES-AUDEBERT, peintre à Vihiers. (465)

Etude de M<sup>e</sup> POYNOT, notaire à Montreuil-Bellay.

**A VENDRE**

Pour entrer en jouissance de suite,

1<sup>ent</sup> Le domaine de la Madeleine,

Situé en les communes de Cizay, Vaudelnay-Rillé, Montreuil-Bellay et Coudray-Macouard;

D'une contenance totale de 88 hectares 87 ares, en terres et bois. Cette propriété est traversée par la route de Doué à Montreuil; une poterie y est établie depuis peu.

2<sup>ent</sup> La terre de l'Abbaye d'Asnières,

Située en les communes de Cizay et Brossay;

D'une contenance totale de 218 hectares environ, à peu près en un seul morceau, en terres, prés, vignes et bois.

Une allée, dépendant de la même propriété, conduit du château à la route de Doué à Montreuil;

3<sup>ent</sup> Le domaine de Fosse-Sèche,

Situé en les communes du Vaudelnay, Cizay et Brossay;

D'une contenance totale de 120 hectares, savoir:

Le domaine de Fosse-Sèche, en terre et bois, 83 hectares 40 ares;

La Guionnière, en bois, 36 hectares 60 ares;

Cette propriété joint encore la même route.

Ces trois propriétés, se joignant l'une par l'autre, forment un ensemble de 427 hectares environ, séparé seulement par la route de Doué à Montreuil; leur distance de Saumur est de 20 kilomètres;

Elles appartiennent à des propriétaires différents et seront vendues séparément.

S'adresser pour traiter à M<sup>e</sup> POYNOT, notaire à Montreuil-Bellay. (425)

**AVIS AUX DARTREUX**

La belle découverte faite par M. Dumont, ph<sup>n</sup> à Cambrai, dans sa Pommade anti-dartreuse, a été reconnue bonne par l'Académie impériale de médecine, et son travail sur cet objet déposé honorablement dans les archives de cette illustre Assemblée, le 4 janvier 1853.

Ce précieux Cold-Cream guérit d'une manière certaine toutes les DARTRES, TEIGNES, ULCÈRES, DÉMANGEAISONS, ETC. — Prix du Pot: 3 fr. 50 c. (Exiger le cachet DUMONT.) Dépôt: à Saumur, pharmacie de M. Brière, place de la Bilange; à Angers, ph<sup>ie</sup> Ménière. (296)

**M. BYGRAVE**

**M<sup>e</sup>-DENTISTE**

(MAISON DORÉE)

3, RUE LAFFITTE, A PARIS

Se charge d'ORTHODONTISME (redressement des dents) et de toutes autres opérations difficiles de la bouche. Il perfectionne ou échange les dents et dentiers artificiels mal ajustés. (656)

**PILULES ANGÉLIQUES JOHNSON**

préparées sur la formule du Dr Anderson, A LA PHARM. 6, RUE CAUMARTIN, A PARIS. Elles ne contiennent rien de minéral; elles sont sans saveur désagréable, et on peut les prendre sans cesser de vaquer à ses affaires, même en voyage. — On les avale sans les écraser, sans les mâcher, à l'aide d'un peu d'eau ou de salive. — Une pilule avant ou après le repas favorise la digestion, rétablit l'appétit, les fonctions de l'estomac et du ventre. — 3 pilules purgent assez pour chasser les humeurs, les glaires pituites, les crachats muqueux. — 2 fr. la boîte de 30 pilules. Il se débite beaucoup de contrefaçons.

Dépôt à Saumur, chez M. BRIÈRE, phar.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

**CHOCOLAT.**

**ANCIENNE MAISON L. MARQUIS**

Ex-Fournisseur du comte d'Artois, de la duchesse de Berry et du duc d'Aumale.

56 ANS DE FONDATION, 3 BREVETS D'INVENTION.

218, RUE SAINT-HONORÉ ET RUE RICHELIEU, 2, PARIS.

Ce CHOCOLAT a eu la rare faveur de mériter les suffrages des membres de l'auguste MAISON DE BOURBON, et, après 1830, ceux des princes de la FAMILLE D'ORLÉANS. Ces distinctions sont une marque non équivoque de la supériorité de ce produit, supériorité constatée par les célébrités médicales, qui, en lui reconnaissant tout le principe digestif, joint à la délicatesse de son arôme, le prescrivent aux convalescents et aux enfants débiles, comme le meilleur tonique, et aux mères de famille comme un aliment sain et pur de toute sophistication.

Caraignan . . . . . 1 f. 50. | Caraque santé. . . 3  
Caraque et Maraig. 2 | Caraque vanille. 3 50 et 4 f.  
Sortes composées. . . . . 3 f.

CHOCOLATS PRALINES, BONBONS DUCHESSE, BOUCHÉES DE MARQUISE.

DÉPÔT A SAUMUR

Chez MM. BESSON, COMMON, PONSHURET, MARH; HÔTEL BUDAN. (536)

**CHOCOLATS PECTORAUX**

D'A. ABRAHAM L'AÎNÉ,

Breveté s. g. d. g. — Fabrique à Amiens.

Ces Chocolats Pectoraux, composés de sucre et de cacao 1<sup>re</sup> qualité et exempts de toutes substances farineuses et aromates, sont légers, fortifiants et employés avec succès dans les convalescences. Se vendent dans toutes les villes de France, aux prix de: 1 fr. 50, qualité fine; 2 fr., qualité surfine; 2 fr. 50, par excellence; 3 fr., nec plus ultra.

A SAUMUR, chez M. BRIÈRE, ph., place de la Bilange. (209)

**LE MONITEUR UNIVERSEL**

Seul Journal officiel de l'Empire français.

40 fr. par an, — 20 fr. pour six mois, — 10 fr. trois mois,

Pour Paris et les Départements.

Envoyer, franco, un mandat sur la poste, au Gérant du Moniteur, 6, rue des Poitevins. (180).

**FÊTES DE CHARITÉ DE LA VILLE D'ANGERS**

JOLI VOLUME, ORNÉ DE 13 GRAVURES.

En vente chez tous les libraires de Saumur. — Prix 1 fr. 50 c.

**CHEMIN DE FER DE BRAINE-LE-COMTE A GRAMMONT**

Avec embranchement sur Tubise, passant par Enghien (quarante-trois kilomètres),

Concédié par le Gouvernement Belge, pour 90 années, le 20 juin 1850.

**CAPITAL 5,500,000 FRANCS, DIVISÉ EN 11,000 ACTIONS AU PORTEUR DE 500 FRANCS CHACUNE**

Les actions donnent droit à un intérêt annuel de 5 0/0 et au partage des dividendes.

ON SOUSCRIT A PARIS, CHEZ MM. A. POITTEVIN et C<sup>ie</sup>, BANQUIERS, 16, RUE DROUOT.

Premier versement: 100 fr. par action. — Les actions et les certificats d'actions sont au porteur.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

MM. COPPENS (François), ingénieur en chef de l'État, administrateur des hauts-fourneaux de Monceaux, et inspecteur général des constructions des chemins de fer belges, président;  
ZAMAN (Joseph-Em.), directeur général des Carrières de Quénaast;

MM. MULLER (Joseph), notaire royal à Bruxelles; Comte MANCEL DE VALDOUER, ancien directeur général de la Sécurité Commerciale; A. POITTEVIN, banquier à Paris; Th. COULOMBIER, ancien receveur des finances, à Paris.

**BANQUIERS DE LA SOCIÉTÉ** { A Bruxelles, BANQUE NATIONALE DE BELGIQUE; A Paris, A. POITTEVIN et C<sup>ie</sup>, rue Drouot, 16.

Le chemin de fer de Braine-le-Comte à Grammont forme la ligne directe de Charleroy à Gand et relie la ligne de Paris à Bruxelles à celle d'Ath à l'Escaut. Placé tout près des grands centres houillers et métallurgiques, son trafic sera considérable. Les travaux sont entrepris à forfait moyennant 127,000 fr. seulement par kil., acquisition de terrains et matériel compris, et à ce prix les produits nets, établis par l'ingénieur, ne seront pas moindres de 12 à 15 0/0 du capital par an. — Les concessionnaires ont souscrit pour deux millions de francs d'actions. (466)